

## *Le Souvenir de la forêt*

**Damir Karakaš**

**Traduit du croate par Chloé Billon**

### **Le chemin**

Allongé sur mon lit, je tendais l'oreille ; la maison en bois était colmatée de vieux journaux, et le vent avait trouvé de nouvelles failles : il soufflait, faisant bouger les ombres dans la chambre. Plus tard retentit le tintement sec des chaînes : mon père détachait les bêtes. Quand je me fus habillé en vitesse et précipité dehors, la vache Suza était déjà sortie de la cour : derrière elle Šarava, Lozonja, Peronja ; à nos côtés, sur la pente raide, la forêt commence elle aussi à s'élever. La vache Suza connaît très bien le chemin, et les autres bêtes lui emboîtent le pas ; dans l'herbe verte, haute, basse, fauchée ; les feuilles collent à leurs sabots. Puis, d'un bosquet de fourrés verts surgit Nounours. Je le caresse entre les oreilles, lui tire la queue d'un geste affectueux et allonge le pas derrière les vaches ; je marche, et un peu plus loin, sur la prairie qui a remplacé la forêt, je retrouve mes amis : l'un s'appelle Pejo, l'autre Nenad. Ces derniers temps, le Petiot aussi vient avec nous ; il ne va à l'école que depuis cet automne, il n'a qu'une seule vache, et nous devons prendre soin de lui et de sa vache. Parfois, il y a aussi Biba avec ses moutons : elle s'allonge à l'ombre, lit des « romans écrits » et fait comme si nous n'existions pas ; nous faisons comme si elle n'existait pas. Nous avons déposé/rangé nos affaires sous un buisson, remonté nos manches ; comme hier, nous faisons un concours de lancer de cailloux. Pejo et Nenad ont déjà lancé, c'est mon tour. Je me penche, ramasse un caillou, et j'aperçois le grand-père de Biba, Milo ; immobile, le fusil de chasse sur l'épaule, il me fixe d'un regard oblique : le silence s'est infiltré dans les canons de son fusil. Je respire profondément, fonds quelques mouvements en un seul, et la rage m'envahit à cause de ce soudain tremblement de la main ; je lance la pierre et m'imagine qu'elle vole tout droit dans la direction de pépé Milo : la pierre vole, emportant les regards dans son sillage. Nenad court rapidement jusqu'au caillou et s'écrie : « Médaille d'or pour moi, argent pour Pejo, bronze pour toi ! » Furieux, car j'attendais beaucoup de ce lancer, je me dis, au moins, je suis meilleur que pépé Milo. Et lui, comme s'il lisait dans mes pensées, ricane et me dit que je dois encore manger beaucoup de polenta.

Une fois, quand nous venions tout juste de commencer à garder les vaches dans la forêt, il nous a demandé si nous voulions manger du miel. Nous avons répondu en chœur que oui, et il nous a conduits jusqu'à un trou profond dans la terre, recouvert d'une membrane blanche et tendue. Il nous a dit : « Voilà, ouvrez, et remplissez-vous la panse ! » Il s'est éloigné dans les fourrés avoisinants et nous a encore crié : « Laissez-en un peu pour demain ! » Nous nous sommes immédiatement accroupis autour du trou, impatients, la tête penchée, et nous sommes mis à déchirer la membrane des deux mains. Avant de bondir dans les airs ; nous sommes retombés sur nos pieds comme dans cette danse russe. Nous cherchions des yeux, affolés, l'orée de la forêt. Nous avons pris la fuite en zig-zag. Nous tombions, nous relevions, suivis par le vrombissement acharné des guêpes. Finalement, nous avons réussi en courant à trouver refuge dans le sous-bois épais, et tout ce temps, pépé Milo était plié en deux de rire. J'avais été piqué par deux guêpes : au cou et au visage, et j'ai vite ramassé deux pierres froides, et les ai posées sur les endroits gonflés ; Nenad avait eu une piqûre, Pejo aucune. Quand, de retour à la maison, j'ai raconté ça à ma grand-mère, elle est tout de suite sortie dans la cour. Elle a crié : « S'il y avait la

peste, ce type ferait le tour des maisons pour cracher sur les poignées ! » Elle m'a dit de ne plus jamais m'approcher d'un nid de guêpes, car si elles me piquaient à la langue, ça gonflerait, et je mourrais étouffé.

Depuis, dès que nous tombons dans la forêt sur un trou recouvert d'une membrane blanche, nous ramassons des herbes sèches, des feuilles, du foin, nous les jetons dedans et mettons vite le feu. Ensuite, nous prenons la fuite vers la lisière de la forêt. Nous nous allongeons au sol et nous collons l'oreille sur des rails invisibles. Ça fait comme d'énormes camions qui rouleraient dans les profondeurs de la terre.

## Jeux de ballon

Nous jouons au football sur la route ; nous prenons garde que mon père ne soit pas dans les parages : il nous a déjà percé cinq ballons en caoutchouc. Il y a quelques jours, dans les champs, il a attaqué une citrouille à la fourche : il l'avait prise pour un ballon. Ma mère non plus n'aime pas me voir courir derrière un ballon, mais elle me dit juste doucement : « Vas pas te fatiguer pour rien. » Mon père déteste même les retransmissions de matches ; quand il y a un match important, je tiens le thermomètre au-dessus du poêle rougeoyant, puis je le fourre rapidement sous mon aisselle, je me mets au lit et je fais semblant d'avoir de la température. Et dès que mon père, furieux, emmène les vaches dans la forêt, je cours chez pépé Pave ; il vit dans une maison au bout du village. C'était un bon copain de mon grand-père ; ils jouaient aux cartes, se promenaient, et souvent, dans leurs conversations, c'était à qui crierait le plus fort. Mon grand-père a travaillé toute sa vie dans des tunnels, comme poseur d'explosifs, et les détonations l'avaient rendu à moitié sourd : c'est pour ça qu'il parlait très fort, parce qu'il pensait que les autres non plus ne l'entendaient pas bien. Le jour où je suis revenu de l'hôpital de Rijeka, parce que mon père ne les avait pas laissés m'opérer, mon grand-père m'a serré dans ses bras en pleurant. Ensuite, une fois, alors que lui et grand-mère étaient seuls dans la chambre, il a dit : « Qu'est-ce qu'il va devenir, le pauvre, tout chétif comme ça ». À cause de ce mot, *chétif*, je ne lui ai pas adressé la parole pendant trois jours, il pensait que j'étais de mauvaise humeur parce que j'avais eu une mauvaise note à l'école ; mon grand-père m'observait toujours en cachette. Avec une expression du visage, pleine de douleur. Ses yeux étaient grands et bleus, ses lèvres serrées en une ligne fine, comme s'il souffrait et pour moi et pour lui ; une fois, je lui ai dit que je n'avais mal nulle part ; il n'a rien dit, mais grand-mère a répliqué à sa place : « Et pourquoi est-ce que tu aurais mal, mon chéri ? » Et grand-père, lui, avait très mal. Pépé Pave dit que personne n'a autant souffert que mon grand-père. Que quand il voyait à quel point il souffrait, et que la mort ne voulait pas le prendre, il aurait tout donné juste pour qu'un jour il s'écroule dans l'herbe. C'est de lui que j'ai appris que pendant des années, grand-père avait eu un fil de fer attaché à la ceinture, avec au bout une boîte de goulasch vide ; il tenait son zizi dans la boîte pour ne pas faire pipi dans sa culotte. Il s'était marié avec grand-mère quand elle avait quinze ans et lui dix-sept, ils avaient eu trois enfants : mon père et deux tantes qui vivent depuis longtemps en Slavonie, mais qui ne viennent presque jamais nous rendre visite, à cause de mon père. Pépé Pave ne s'est jamais marié : il n'a pas d'enfants, pas de famille, il n'a personne, juste quelques poules et un transistor ; quand le match commence, il l'allume et sort lentement la longue antenne ; après le match, il me parle pendant longtemps des joueurs célèbres du *Dinamo* : son préféré, c'est Dražan Jerković. Il l'aime, dit-il, parce que c'était une vraie machine à mettre des buts, et qu'il ne s'est jamais marié.

À une époque, je voulais moi aussi devenir footballeur. Je jouais bien à l'école, mais j'ai abandonné quand j'ai compris que la Tortue, le meilleur footballeur de notre village, n'était que remplaçant dans le club du bourg. C'est la ligue la plus basse, où le premier ne peut pas progresser parce qu'il n'y a pas d'argent, et où le dernier ne peut pas régresser parce qu'il ne peut pas tomber plus bas. Je ne sais même pas si j'aurais pu obtenir un certificat médical : il est obligatoire pour tout le monde, les poussins, les juniors, les seniors : sans ce certificat, je ne peux m'inscrire dans aucun club. La Tortue a depuis longtemps ce certificat, mon cousin de Senj qui joue pour les juniors de *Nehaj* a lui aussi ce certificat. Dessus, il y a marqué : apte. J'aimerais avoir ce certificat, être en bonne santé comme la Tortue, jouer comme lui dans le club du bourg ; c'est là-bas qu'ils l'ont surnommé la Tortue : tout le monde l'appelle la Tortue, alors nous aussi. Quand il joue, il court derrière le ballon le long de la ligne de touche, et il a toujours le bras un peu en l'air ; les gens autour du terrain lui crient : « La Tortue, baisse le frein à main ! » Mais la Tortue shoote fort. Il raconte toujours que pendant un match, il a tapé si fort dans le ballon qu'il a cinq fois rebondi sur les barreaux de la cage avant d'entrer dans les buts ; quand, après un match ou un entraînement, il déboule dans notre village sur sa mobylette *MZ*, nous nous précipitons pour lui nettoyer ses crampons ; il mange à la fourchette du chou et de la viande à même le chaudron, lit un roman sur Blek le Roc en riant à voix haute, et nous nous arrachons ses crampons boueux. Dimanche, il nous a emmenés sur sa mobylette, moi, Pejo et Nenad, pour un match à l'extérieur : on roule, on se penche dans les virages ; je me tiens bien fort à Nenad, qui se tient à Pejo, qui se tient à la Tortue : certains de nos joueurs ne peuvent pas jouer aujourd'hui parce qu'ils ont trop bu la veille, et la Tortue est certain de jouer dès la première minute. Le terrain est petit, ceint d'une forêt dense : les supporters locaux sont venus directement des champs, la binette à la main, et chantent en cœur : *Je suis sans peur et sans reproche, couteau à la ceinture, pistolet dans la poche*. La Tortue nous a fourrés dans la petite cabane en tôle pour nos remplaçants, on ne sait jamais, il a rajusté ses protège-tibias dans ses chaussettes, resserré les lacets de ses crampons : et puis le match a commencé. L'entraîneur de notre équipe a déjà fumé la moitié d'un paquet de cigarettes ; à côté de lui, nous nous rongions les ongles de nervosité. Quand nos joueurs se mettent à gémir et à se rouler dans l'herbe de douleur, l'entraîneur sort rapidement une bombe de laque, court jusqu'au joueur à terre et lui en vaporise sur sa jambe douloureuse : il bondit et se remet immédiatement à jouer ; le match touchant à sa fin, l'équipe adverse attaque de plus en plus violemment, et les nôtres envoient stratégiquement le ballon dans la forêt pour se reposer un peu ; ensuite, les arbitres cherchent longuement le ballon, nous les entendons s'appeler dans les buissons : « Je le vois pas ! »

Et maintenant, la Tortue, de quelque part au milieu du terrain, envoie stratégiquement le ballon vers la forêt, se tourne lentement et commence à marcher vers son but, les pointes de ses crampons se traînent avec lassitude sur le gazon ; puis ses coéquipiers lui sautent dessus, euphoriques : la Tortue de notre village a mis un but.

### **Le déjeuner**

Depuis que grand-père est mort, j'ai repris sa place à table, et je suis assis en face de mon père ; pour le déjeuner, nous mangeons du porc, des pommes de terre et de la salade verte. Mon père mastique et guette du coin de l'œil si je ne fais pas tomber ma fourchette ; parfois, à cause de ça, il me donne des coups de fourchette sur les doigts ; pendant qu'il mange, son œil me dit sans cesse : « Attention ! » Une fois, la fourchette de ma sœur est tombée par terre, mais il lui a juste dit de manger plus lentement. Je

mange lentement, je mâche et je regarde l'assiette devant moi ; ma sœur n'arrive pas à planter sa pomme de terre sur sa fourchette ; elle a les dents pourries ; elles sont encore plus noires quand la fourchette étincelante s'en approche. Mon père n'a pas encore fini d'avalier son morceau de viande, qu'il boit déjà de l'eau à grand bruit ; une empreinte grasse reste au bord de son verre ; grand-mère bouge la bouche, absorbée par son assiette ; quand nous sommes ainsi tous rassemblés autour de la table, elle parle rarement. Dès qu'elle commence à dire quelque chose, ma mère lui dit : « S'il vous plaît, mangez au moins en silence. » Elle se venge, parce que grand-mère faisait ça à ma mère au début de son mariage avec mon père. En général, mon père fait comme s'il ne voyait ni n'entendait rien, mais parfois il dit : « Assez ! » Hier, j'ai moi aussi pris la défense de grand-mère, j'ai interrompu ma mère, je lui ai dit qu'il fallait qu'elle lave mon pantalon en velours côtelé. Ma mère s'est figée, a regardé grand-mère et a dit : « Je n'ai que deux mains. » Mon père n'a rien dit, il contemplait au-dessus de sa tête les poutres pourries du plafond. Puis, entre deux bouchées, il a dit : « Dans la nouvelle maison, on arrêtera enfin de bouffer de la poussière. » La fourchette de ma sœur lui est une nouvelle fois tombée des mains, cette fois-ci sur la table ; nous mangeons en silence ; dehors, Nounours aboie. Il sait qu'après le déjeuner, c'est son tour de recevoir son repas. Mon père se lève brusquement et crie par la porte fermée : « Tu veux que je vienne, pour voir ?! » Les aboiements cessent, mon père se rassoit et marmonne dans sa barbe grasse : « J't'apprendrai à faire le malin, moi ! » Je sursaute car il m'a semblé que c'est à moi qu'il adressait ces mots ; je prends un autre morceau de viande dans le plat, j'essaie de manger le plus possible pour prendre un peu de poids ; je suis maigre, en pleine croissance, et je maigris de jour en jour. Mon père dit : « Tu pourrais jeter la bouffe sous la table que tu serais plus gros. » Grand-mère dit : « Il grossira à l'armée, tout le monde forcit et profite à l'armée. » Ma mère veut dire quelque chose, mais elle ravale ce mot, prend un torchon et essuie grossièrement la bouche de ma sœur. Elle résiste et dit : « Laisse-moi, je ne suis plus un bébé. » À la fin du déjeuner, toute la viande du plat a été mangée : il ne reste plus au fond que l'épaisse graisse de porc. Mon père, comme toujours, prend le plat à deux mains, se lève, l'approche lentement de sa bouche : il boit en deux gorgées toute la graisse ; s'essuie la bouche du revers de la main, et me dit d'aller donner les os à Nounours, qui a recommencé à aboyer. J'ai ramassé tous les os sur la table, les ai lancés à Nounours qui les broie de ses dents puissantes, et suis parti dans la chambre : j'avais encore un peu de temps, alors je me suis couché et j'ai dormi. Je n'ai rêvé de rien, et ça vaut mieux comme ça ; la nuit dernière, j'ai fait l'un de mes pires cauchemars : que j'avais perdu une vache. Je ne veux même pas imaginer ce que mon père me ferait si je rentrais à la maison avec une vache en moins : je ne rentrerais pas du tout. Ma mère entre, me voit allongé, les mains sur le visage, car j'ai le soleil dans les yeux, et me demande : « Tu as mal quelque part ? » Je fais non de la tête, me lève, vais à la cuisine et fourre dans mon sac du lard, cinq-six pommes de terre et un canif. Quelques minutes plus tard, je suis entre les corps chauds des vaches ; je les détache, en faisant attention qu'elles ne m'écrasent pas. Puis je cours vers Nounours, qui saute de joie et tire sur sa chaîne ; elle est si tendue que j'arrive à peine à le libérer. Je rééquilibre sur mon dos le poids du sac, prends le bâton derrière la porte de l'étable et commence à faire grimper les vaches. Sur le chemin, je ramasse des fraises rouges et juteuses ; après chaque fraise mangée, je me retourne : je regarde si Pejo et Nenad sont déjà en route. De la main, j'élargis encore un peu mon champ de vision : à travers le rideau de petites feuilles élastiques, je ne vois que le Petiot et son unique vache, et je frappe Peronja plus fort de ma baguette ; nous progressons d'abord dans des broussailles, puis dans des fleurs jaunes ; quand nous sommes tous rassemblés là-haut sur la prairie, et que nous avons allumé un feu, nous réfléchissons à voix haute à quoi nous pourrions jouer aujourd'hui. Le Petiot dit : « Aux cow-boys et aux Indiens. » Pejo réplique : « T'es trop petit pour faire ton intéressant. » Nenad retrousse déjà ses manches, il voudrait comme hier jouer au lancer de pierre, et moi, j'aimerais chercher des nids de guêpe pour y mettre le feu. « On a qu'à s'en griller une d'abord », dit Pejo, qui se penche en sort de sa chaussette un paquet d'Opatija. Ensuite, il nous distribue lentement les cigarettes autour du feu, il n'y a que le Petiot qui n'en

prend pas ; nous fumons en essayant de faire des ronds de fumée ; Pejo souffle sa fumée dans le feu et tend sa cigarette au Petiot. Il commence par refuser, puis la prend, tire fort dessus, et se met à tousser, mais tellement, comme s'il allait s'étouffer, et nous éclatons tous de rire autour du feu.

### Quelque chose sur roues

Mon père est assis sur une souche ; il a dans la main un mètre déroulant jaune, derrière l'oreille un crayon de menuisier. Il se lève et marche autour de la maison comme un somnambule ; à ce que j'ai compris, il a le projet de construire une étable à côté de la nouvelle maison, pour que les vaches ne soient plus à dormir et chier sous nos pieds. Grand-mère n'aime pas cette idée, elle dit : « Les vaches sous les hommes ont protégé ce peuple du froid pendant des siècles. » Je me lève, fais quelques pas jusqu'à mon cartable, prends un cahier et un crayon, retourne sur ma chaise. Grand-mère se hisse sur la pointe des pieds, tourne l'ampoule de la main et allume la lumière ; mon père est de nouveau assis sur cette souche esseulée devant la maison : dans ses mains repose sa tête fatiguée ; il se lève brusquement et secoue une, puis l'autre jambe engourdie ; ses yeux sont des ampoules troubles. Je fixe mon cahier vide, je suis encore en train d'imaginer la nouvelle maison : un toit de tuiles rouges et un coq en tôle qui tourne avec le vent ; je me réjouis qu'on ait une nouvelle maison, surtout parce qu'il n'y aura plus de grincements ; à cause de ça, la nuit, je me cache toujours la tête sous les couvertures. J'écoute, puis je me bouche les oreilles avec les doigts : les bruits se répondent dans la maison, même mes doigts dans les oreilles n'y font rien. On entend aussi des gémissements, des respirations haletantes, et la maison se balance, tremble, comme un bateau monté sur roues qui filerait sur des pentes cahoteuses. À chaque fois, grand-mère se lève, furieuse, et, debout au milieu de la chambre, crie aux murs en bois : « Qu'est-ce que c'est que ce boucan ? » Même si je sais très bien qu'elle sait ce que c'est, mais elle n'a pas le droit de le dire. Après ses cris indignés, ça se calme un peu, devient plus silencieux : des voix étouffées. Puis, on n'entend plus que le mugissement de mon père, un peu comme Nounours quand il baille. Un silence de mort envahit la maison, mais ces sons me restent encore longtemps dans la tête. Le matin, comme surpris dans quelque chose de honteux, je regarde en cachette, du coin de l'œil, si le ventre de ma mère a grossi. Maintenant, je lui demande : « Ils vont commencer quand, les travaux pour la nouvelle maison ? » Elle se contente de hausser les épaules. Je repose la question, et elle répond calmement : « Ils commenceront quand ils commenceront. »

Quelques jours plus tard, mon père sort de la vieille maison les lits, les armoires, les tables, les chaises, la cuisinière et toutes les autres choses, et les dépose bien en ordre dans la prairie à côté. Il sort les vaches, les attache aux pruniers. Il fait cinq fois le tour de la maison avec une corde, comme s'il voulait la garder prisonnière pour toujours. Puis, il met Lozonja et Peronja au joug, autour duquel il attache le bout de la corde. Pendant quelques minutes, il reste pensif à côté des bœufs, jauge la vieille maison du regard. Puis, il donne de fortes claques sur le cul des vaches, et lève brusquement les mains en l'air. Comme s'il criait à la maison : « Rends-toi, tu es faite comme un rat ! » La corde se tend, mais les vaches s'enfoncent dans la boue mouvante. Mon père les fait rageusement reculer, prend une pelle et leur donne de grands coups sur le dos. Tous les muscles du corps des bêtes se tendent. Il leur donne de nouveaux coups de pelle, et crie : « Allez, bande de feignasses ! » Cette fois, les bœufs arrachent tout simplement la maison du sol, elle tombe en morceaux ; à l'endroit où elle se tenait, il ne reste plus qu'un

trou noir et puant, comme quand on a arraché une dent gâtée. « Elle était encore plus pourrie que ce que je croyais », dit mon père en s'essuyant les mains sur son pantalon. Le temps qu'une nouvelle maison soit construite à la place de l'ancienne, lui et ma mère vont dormir à la belle étoile, avec les bêtes. Grand-mère et moi, on va dormir dans la maison de pépé Joso ; quand il était encore en vie, il nous chassait souvent de sa prairie, moi, Pejo et Nenad ; il était vieux et lent, et on ne se pressait pas trop pour s'enfuir. On prenait calmement notre ballon, et on partait en criant : « Crève, charogne ! » Quand il est mort, sa fille, qui vit dans le bourg, a donné à grand-mère une grande clé cylindrique, pour qu'elle aille aérer la maison de temps en temps. Pejo ne dormirait jamais dans cette maison, car sa grand-mère a plusieurs fois, tard le soir, vu de la lumière dans le grenier ; elle pense que c'est le fantôme de pépé Joso qui revient. Moi non plus, je n'irais jamais y dormir seul, mais avec grand-mère, je n'ai pas peur. Cette première nuit, nous nous sommes couchés dans le grand lit en bois ; au-dessus de nos têtes, sur le mur décoloré, est accroché un Jésus en plâtre, comme s'il ne faisait plus qu'un avec ce mur jaunâtre. Je suis allongé dans le silence à côté de grand-mère, elle commence à dire le Notre-père : tous les soirs, elle dit le Notre-père. Le dimanche, elle va à pied à Letinac, le village voisin, un peu plus grand que le nôtre, où se trouve aussi notre école, pour aller prier à l'église ; ma mère et mon père, comme la majorité du village, vont rarement à l'église. Mon père dit : « J'irai quand ils en feront une dans notre village. » Mon grand-père n'allait pas du tout à l'église. Il disait : « Je suis chauve, il fait froid à l'église, je pourrais attraper mal, pis ça serait pas correct de porter une casquette dans la maison de Dieu. » Moi non plus, je ne vais pas à l'église, aucun de mes amis n'y va, mais grand-mère dit que je devrais commencer, et ensuite recevoir ma première communion. Elle s'est signée une dernière fois, a remonté la couverture sur moi et a dit : « Et maintenant, on va dormir bien gentiment. » Un peu plus tard, au-dessus de nos têtes, commencent tout d'abord des bruissements sourds. Puis, ça grince. Comme si mon père et ma mère étaient dans le grenier, juste au-dessus de nos têtes. Je suis allongé, les yeux grand ouverts ; à un moment, je ressens la proximité du plafond, et de peur, je m'enfonce encore plus profondément/loin sous les draps ; je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que je vais mourir cette nuit, dans cette maison ; une fois, ma grand-mère est sortie le matin sur le seuil de notre vieille maison, et a contemplé les oiseaux noirs et croassants : il y en avait plein de ciel. Puis elle est rentrée dans la maison et a chuchoté à grand-père : « Les corbeaux attendent quelqu'un aujourd'hui. » C'était le troisième jour depuis que j'étais rentré de l'hôpital, et j'étais certain que ces corbeaux étaient venus pour moi ; à présent, il me semble à nouveau que je vais mourir, je réveille grand-mère d'un coup de coude et lui dis : « Il y a quelque chose dans le grenier ! » Elle se redresse immédiatement en position assise ; je pensais qu'elle allait crier, mais elle a juste continué à tendre tranquillement l'oreille dans le noir.

### **La bombe atomique est endormie**

Grand-mère regarde mon père poser le carrelage dans les toilettes ; marron en bas, blanc étincelant sur les murs. Mon père lui dit : « Pousse-toi un peu, tu me caches la lumière. » Grand-mère s'en va, mon père colle un carreau marron et dit : « Apporte-moi un peu de rakija. » Je pars à la cuisine par le couloir, prends la bouteille et un petit verre épais et reviens en vitesse ; il cligne d'un œil, observe les carreaux de l'autre. Le matin, il met son seul costume, couleur café, sa seule cravate bleue, et ainsi endimanché, part au bourg avec les bœufs et la charrette ; vers midi, il ramène un réservoir d'eau, des tuyaux et des toilettes à la turque en tôle. Je l'aide à décharger prudemment la plaque de tôle. Ma mère nous aide aussi, elle me dit : « Laisse-ça, je m'en occupe. » Je lui dis : « Non, c'est moi. » Mon père

caresse les toilettes de la paume avec passion et dit : « On va bien voir qui est le plus fort du village. » Quelques jours plus tard, il se lève à nouveau de bonne heure et harnache les bœufs, cette fois dans ses habits de tous les jours ; il marche devant les bêtes en sifflant : ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu aussi joyeux. Je regarde à la dérobée par la fenêtre et je me dis, aujourd'hui, il va certainement acheter une télévision, la première du village, que j'appelle de mes vœux depuis des années. Et lui aussi, ces derniers temps, il en parle souvent. Plus tard, je m'habille, je vais à l'école. À mi-chemin, je m'assois sous un buisson de noisetiers : Pejo arrive, et je lui dis sur le ton de la confidence : « Dis à la maîtresse que j'ai de la température, et à mes parents chez moi qu'on n'a eu que deux heures de cours. » Je reviens sur mes pas, et grimpe immédiatement sur la petite colline au-dessus de la maison : debout, j'attends. Je fixe l'endroit d'où mon père devrait arriver d'un instant à l'autre : les ombres des arbres ont étendu leur cou, et il me semble que tout autour de moi regarde dans cette même direction. Toujours pas de père à l'horizon : puis je l'aperçois. Quand il arrive enfin, il arrête la charrette et les vaches au milieu de la cour ; à première vue, cette barrique métallique nichée dans le foin ressemble à une bombe atomique. Je la caresse de la main, toque dessus de mon doigt replié, toc-toc. Mon père dit à ma mère : « Voilà, c'est un surpresseur, à partir de maintenant, on va être les seuls au village à avoir l'eau courante. » Grand-mère demande : « Et ça dépense combien d'électricité ? » Il répond : « Ça dépense ce que ça dépense. » Bientôt, l'électricien en bleu de travail arrive du bourg dans sa Zastava ; mon père et lui commencent à porter le surpresseur au sous-sol. Sur le chemin, mon père allume la lumière du coude ; ils posent le surpresseur dans un coin. Ils s'affairent autour de lui pendant des heures. Ils raccordent des fils, tirent un tuyau en caoutchouc noir : ils font de grands gestes comme s'ils voulaient jeter un sort à quelque chose. L'électricien va dans la cuisine et y installe le tuyau avec une pince. Il tourne la pince, attend. On entend un grondement et des cliquètements par à coups : du tuyau, hésitante, se met à couler une eau jaune et trouble. L'électricien regarde mon père, lui tape sur l'épaule et dit : « Ça marche. » Il prend le réservoir, va dans les toilettes, demande une chaise ; mon père lui apporte une chaise, l'électricien grimpe dessus et installe le réservoir. En souriant, il me dit que je vais être le premier à tirer la chasse, mon père se trouble, puis crie : « Ben vas-y, qu'est-ce que t'attends ! » Puis, solennellement, nous contemplons tous l'eau du réservoir, écumante, s'écouler violemment dans le trou noir des toilettes à la turque. Ensuite, l'électricien prend dans son sac un petit tournevis jaune clair et installe près de la porte des W.C. deux boutons d'un rouge éteint. Il explique à mon père, et ses poumons sifflent bruyamment quand il parle, que le premier bouton est pour le radiateur, mais comme il n'y a pas de radiateur, dit-il, il ne fonctionnera pas. « Le deuxième », ajoute-t-il, « c'est pour l'eau chaude. » L'électricien va à sa camionnette, et avec mon père ils rapportent quelque chose de gris, métallique, cylindrique, qui me fait aussi penser à une bombe. « Le ballon d'eau chaude », explique l'électricien à grand-mère, qui vient tout juste de rentrer des champs et secoue la tête d'un air sceptique. « Va donc t'occuper quelque part », lui dit mon père. Ils l'accrochent au mur des toilettes avec de longues vis, passent encore longtemps à raccorder des fils. Un peu plus tard, l'électricien appuie sur le deuxième bouton, qui s'allume en rouge. Il l'éteint, hoche la tête d'un air satisfait et conclut : « Voilà, c'est bon. » L'après-midi, de ses longues enjambées, comme s'il était sans cesse en train de mesurer quelque chose, mon père part au bourg, et en revient une douche sur l'épaule. Il monte un tuyau métallique, et sur lui le pommeau de douche, qui ressemble vraiment à un téléphone. Il appelle ma mère d'une voix enthousiaste. Quand elle arrive, lissant sa manche de sa main, il appuie sur le deuxième bouton près de la porte des toilettes et lui dit : « Quand tu veux de l'eau chaude, tu allumes ça une heure avant, et après, surtout, tu n'oublies pas de l'éteindre. » Puis il entre avec elle dans les toilettes, je les suis en catimini : j'ai gardé une jambe dehors, au cas où. Mon père se tient, tout habillé et chaussé, sur les marches ondulées des toilettes turques ; il place le pommeau de douche à une vingtaine de centimètres au-dessus de sa tête. Il tourne le bouton, et le jet nous éclabousse en centaines de petites flèches d'eau. Mon père éclate soudain de rire, rejoint ma mère d'un bond, la tête mouillée, et regarde

fixement l'eau de la douche disparaître le trou des toilettes ; il laisse à nouveau échapper un rire. « Ça va nous changer la vie, quand on aura travaillé aux champs, et qu'on voudra se doucher », dit-il, radieux.

Cette nuit-là, j'ai rêvé que l'électricien et lui m'avaient apporté un cadeau ; à l'intérieur, il y avait un cœur en fer. Mon père m'appelle et me dit d'un air entendu : « Il n'y a que deux personnes au monde qui ont un cœur comme ça, le président de l'Amérique et toi. » Je me tiens devant la boîte, jette un œil à l'intérieur, et demande à l'électricien si, avec un cœur comme ça, ils me prendront à l'armée ? Il me tape sur l'épaule, pointe la boîte du doigt et dit : « Nulle balle au monde ne peut transpercer ce cœur en fer. » Je le salue et, tout heureux, comme si j'étais déjà à l'armée, je sors en courant. Je me jette dans l'herbe, regarde les nuages dans le ciel ; ils me rappellent des oreillers pleins de plumes, et je me rendors. Le matin, je suis réveillé par le surprasseur, qui mugit comme un animal en cage ; le soir, les ampoules clignotent, parfois grillent, comme si le surprasseur se vengeait de nous pour quelque chose. Avec le temps, la majorité des gens du village se plaignent de plus en plus du surprasseur : ils disent qu'il détruit leurs ampoules. Mon père leur répond calmement, haussant ses larges épaules qu'il a hérité de grand-père : « Mes braves, qu'est-ce que j'y peux, moi, si le courant au village est si mauvais. » À la maison, il dit à ma mère : « On les emmerde, tous des arriérés. » Quand, le soir, je vais chez un des voisins du village, l'ampoule au plafond se met presque toujours à clignoter ; alors, toutes les personnes dans la pièce lèvent les yeux vers l'ampoule, et commencent à traiter de tous les noms mon père et son surprasseur. Au début, ils l'insultent à voix basse, puis de plus en plus furieusement et fort, jusqu'à ce qu'ils se rappellent que je suis moi aussi dans la maison, et ils se calment un peu. Mais moi, j'aime bien quand ils nous insultent ; ils sont d'un côté, moi et mon père de l'autre : c'est dans ces moments-là que je me sens le plus proche de mon père.

### **Les femmes qui piétinent du chou**

Debout à côté de mon père, j'attends qu'il me dise ce que je dois attraper, où je dois courir. Il me dit : « Et maintenant, apporte-moi les chevilles en bois. » Je lui apporte rapidement les chevilles en bois, et il les enfonce toutes les quatre dans les trous de la charrette ; une fois que nous avons monté la charrette, il ne reste plus qu'à harnacher les bêtes. Un peu plus tard, tous les deux, moi devant les bœufs, mon père sur la charrette, nous partons dans le champ d'à côté : c'est le champ de choux. Le soleil est bas, mais à moitié caché derrière les nuages, et les rayons de lumière relient le soleil aux cornes, et on dirait que c'est le soleil qui dirige nos bœufs de ses rênes étincelantes. Je marche du pas sûr de mon père, donne des coups de baguette sur le dos des vaches, plus sur Peronja que sur Lozonja ; je leur crie dessus. Je gare rapidement la charrette et les bœufs dans les buissons, pour que les mouches les tourmentent le moins possible. J'en écrase une grosse du plat de la main : elle me rappelle la broche fluorescente de la maîtresse Vahida. La mouche s'accroche convulsivement au bord de l'œil du bœuf, puis le bœuf cligne de l'œil, et la mouche morte tombe. Peronja mange de l'herbe juteuse et feuillue qui a prospéré dans l'ombre ; Lozonja, de ses dents puissantes, s'est attaqué aux pédoncules, aux feuilles du buisson, aux coquilles de noisette vides, et ils sont en désaccord complet. L'un tire vers le haut, l'autre vers le bas ; le joug grince. Mon père crie : « Espèces de feignasses ! » Il accourt, leur donne des claques et les pousse plus avant dans les fourrés : le soleil éclaire leurs culs merdeux. Puis il prend un couteau dans la charrette, se penche et commence à couper les choux, et le soleil glisse sur la lame : il me met le couteau dans la main. J'agrippe fermement le manche du couteau, me penche, coupe un chou, mais ça va très lentement. Mon père me reprend le couteau, crie : « Putain de merde, t'es vraiment bon à rien ! » Il s'accroupit, attrape d'une main un chou, comme une tête humaine, et lui tranche le cou d'un geste. Il me



redonne le couteau ; je me penche sur un autre chou, imite ses gestes jusqu'au moindre détail, lui tranche le cou. Mon père lance : « Allez, donne-moi ça ! » Il m'arrache le couteau des mains ; il égorge les choux sans s'arrêter, je marche derrière lui et jette les têtes tranchées dans la charrette. Je m'imagine que je suis un basketteur, ça fait passer le temps beaucoup plus vite. Quand la charrette est pleine à ras-bord, nous rentrons à la maison, fatigués, un chou roule sur la route avec les cahots, je le relance à l'intérieur. À la maison, nous nous mettons tous en file indienne : mon père, ma mère, grand-mère, moi, il manque juste ma sœur ; elle est encore trop petite. Nous nous passons les choux, en file indienne, et mon père les range dans un coin sombre du cellier. Le lendemain, dans le cellier, il prépare un grand tonneau en bois, ceint de trois cercles en métal. Il le récure, l'astique, le renifle. Puis il apporte sur son épaule une râpe en bois, sur laquelle il s'assoit pour râper les choux : ses bras font des vas et viens sur la râpe, comme s'il ramait ; ses sourcils noirs et épais, pleins de force, suivent le mouvement de ses mains. Le chou tombe de la râpe en bandes fines dans un chaudron, que ma mère vide régulièrement dans le tonneau. De temps en temps, elle jette sur le chou dans le tonneau une poignée de grains de sel nacrés. Grand-mère prépare le déjeuner, elle jette un coup d'œil dans le cellier, renifle l'air et dit : « Hmmm, ce qu'il sent bon, ce chou. » Debout dans un coin, j'attends l'arrivée des femmes du village ; mon moment préféré, c'est quand les femmes écrasent le chou dans le chaudron de leurs pieds nus. Elles arrivent un peu plus tard, ôtent leurs opanke, leurs chaussures, leurs chaussettes, se lavent les pieds et entrent dans le tonneau. : dedans, il y a aussi la mère de Pejo : la seule qui ne vient jamais, c'est la mère de Nenad. Grand-mère dit : « J'ai rien contre eux, mais on a jamais vu des Tziganes piétiner du chou. » À la fin, ma mère entre elle aussi dans le chaudron ; c'est le seul événement de l'année qui la rend ne serait-ce qu'un petit peu joyeuse. En général, elle est triste, comme si elle était dans une sorte de bulle increvable : je pense que c'est à cause de moi et de mon cœur malade.

## Les deux derniers chapitres

### Le cœur

J'ai rassemblé mes forces pour aller aux toilettes ; je tenais la main sur la poitrine pour me faciliter la marche, et pendant ces quelques mètres, mon cœur battait si fort que j'avais un cœur dans chaque doigt. Au retour, je me suis regardé dans le miroir : un squelette vivant. J'ai passé les deux mains sur mon visage et en arrière dans mes cheveux, qui ont résisté à mes paumes ; on aurait dit que ces cheveux étaient la seule partie de moi encore vivante. Quand, un peu plus tard, ma mère est entrée sans un bruit dans la chambre, j'ai vite retiré la main de ma poitrine ; j'espérais encore que tout ça allait passer, je souffrais en silence en attendant des signes d'amélioration. Je m'imaginai, quelques heures plus tard seulement, en train de courir autour de la maison, comme si rien ne s'était passé, de faire un signe nonchalant de la main en disant : « Juste une petite grippe. » Ma mère a posé sur la table de nuit du bouillon au bœuf tout fumant ; sur une autre assiette, des pommes râpées. « Tu veux que je te donne la becquée ? » a-t-elle dit, prenant déjà une cuillère du bouillon épais. Je lui ai demandé de juste tirer le rideau, parce que j'avais la lumière dans les yeux. Elle a remis la cuillère dans l'assiette, tiré le rideau et demandé à voix basse : « Comment ça va aujourd'hui ? » J'ai cligné les yeux et répondu : « Bien. » Quand elle est partie en fermant la porte derrière elle, j'ai eu envie de lui crier de toutes mes forces de m'emmener chez le docteur, n'importe qui, qu'ils m'ouvrent, qu'ils me donnent des médicaments, n'importe quoi pourvu que ça s'arrête enfin. Quelques minutes plus tard, elle est entrée à nouveau, il m'a semblé que ses poches noires sous les yeux avaient encore grossi ; elle s'est assise au bord du lit, m'a posé la main sur le front, chaude et râpeuse comme une langue de bœuf, et m'a demandé à voix basse : « Allez, dis-moi, tu as mal où, exactement ? » Je me suis tourné de l'autre côté et j'ai répondu tout bas : « Dans la poitrine. » Elle est restée assise sans bouger, s'est levée et est sortie ; une fois dans la cour, elle a commencé à appeler mon père d'une voix forte. Je n'ai pas entendu de quoi ils parlaient, mais je les ai entendus se disputer en chuchotant, à un moment, mon père lui a crié dessus : « Arrête de semer la panique pour rien ! » Ma mère est à nouveau entrée dans la chambre, elle avait oublié d'essuyer une larme ; derrière elle est apparu mon père. « Écoute », lui a-t-il dit en me regardant du coin de l'œil. « Zlatko est au village, pourquoi est-ce qu'il ne viendrait pas l'examiner un peu ? » Ma mère a essuyé une autre larme, l'a regardé et a dit : « Et il est où ? » Grand-mère a soudain fait irruption dans leur discussion, une cuillère en bois dans une main, l'autre nonchalamment posée sur la hanche ; cette main de grand-mère sur sa hanche jurait avec tout le reste dans la chambre. « Il est encore meilleur docteur que les vrais docteurs, les bêtes, elles savent pas dire où qu'elles ont mal », est-elle intervenue, et ma mère lui a crié : « Mais appelez-le, qu'il vienne ! » Ils sont sortis, et j'ai rapidement entendu la voix du vétérinaire Zlatko : « Il est où, j'arrive ?! »

Il est entré dans la chambre d'un pas martial : il portait une chemise en jean bleu sombre avec des boutons métalliques, il est allé à la fenêtre, a ouvert les rideaux, et chacun de ses boutons s'est mis à briller dans la lumière. Sans plus attendre, il a ouvert grand la fenêtre et dit : « Même le plus sain des hommes tomberait malade dans cette puanteur. » Il s'est arrêté au-dessus de moi : derrière lui, immobiles et serrés les uns contre les autres, se tenaient mon père, ma mère et grand-mère, et ma sœur est arrivée en courant. Le vétérinaire Zlatko me regardait. « Qu'est-ce qui se passe ? » m'a-t-il demandé. « Je n'ai pas de force » J'ai réussi à grand peine à expulser ces mots de ma langue par mes lèvres sèches. « On s'en fout, de ça », a-t-il répliqué. « Est-ce que tu as mal quelque part ? » Je lui ai désigné ma

poitrine de la main. « Ça te fait mal comment ? » il fronçait les sourcils. « Ça m'étouffe », ai-je soufflé. Le vétérinaire Zlatko s'est retourné, a regardé mon père et lui a dit d'une voix blanche : « Emmène-le chez le docteur. » Il s'est dirigé vers la sortie et a répété beaucoup plus fort : « Demain matin, emmène-le chez le docteur, c'est un ordre ! » Il est sorti, suivi sans un mot de mon père, grand-mère, ma sœur : quelques minutes plus tard, de ma mère aussi, qui avait recommencé à pleurer. Quand elle a fermé la porte derrière elle, j'ai cligné les yeux plus fort, essayé de respirer, une inspiration, deux inspirations, et quelques secondes plus tard, comme dans un tour de magie, je regarde le monde se transformer lentement dans le noir : de chaque arbre, énorme, branchu, comme un arbre de contes, arrive un souffle d'air frais : soudain, je suis si léger, vaporeux, que je suis à moitié en train de marcher, à moitié en train de voler à travers d'épaisses fougères rouges ; je respire le parfum capiteux des fleurs ; des papillons de toutes les couleurs tourbillonnent. Sur un arbre antique à l'écorce ridée, dans les rainures de laquelle coule une raisine jaune miel et odorante, est posé un oiseau qui chante. Je marche et je regarde tout autour de moi, comme si je regardais dans ce tuyau plein de petits bouts de verre bariolés que le Petiot a reçu de son père : c'est sans doute à ça que ressemble le jardin d'Éden ; je prends peur : je suis peut-être mort. Puis je me réveille et j'aperçois ma mère ; debout dans un coin, elle sanglote en silence. J'aimerais lui dire quelque chose, mais je ne trouve pas les mots. Elle sort à nouveau, l'air abattu, s'évanouit, emportant avec elle les sanglots ; peut-être qu'elle n'a jamais été là. Plus tard, j'arrive à me lever et à aller aux toilettes. Dehors, j'entends une respiration précipitée. Je jette un œil par la petite fenêtre étroite, plonge le regard dans la cour : mon père, assis vouté sur la souche, tressaute des épaules en étouffant ses pleurs.

### La forêt

Je vais mieux ; j'aimerais le dire à ma mère, mais elle est partie quelque part avec mon père très tôt ce matin. J'ai jeté un œil de derrière le rideau quand ils sont partis ; ils ont harnaché les bœufs dans le joug, elle s'est assise derrière dans la charrette, le visage plein d'une tristesse douloureuse. Lui avait soit le regard abattu, soit il jetait des coups d'œil furieux de côté, puis, d'un vigoureux mouvement du coude, il a donné un grand coup de fouet sur les bœufs. Nounours aboyait, il a gémi comme si c'était lui que le coup avait blessé : ça fait longtemps qu'il n'a pas couru en liberté, et mon père a finalement pris pitié de lui, est revenu sur ses pas, l'a détaché en disant : « Allez ! » Je me suis levé et ai à nouveau jeté un œil par la fenêtre ; grand-mère, le panier à la main, allait aux champs, suivie de ma sœur. Un peu plus tard, je me suis habillé, ai mis mes chaussures, suis sorti dans la cour, dehors, il y avait deux soleils, l'un sur la vitre de la fenêtre, l'autre haut dans le ciel. Le jour était si blanc, si clair, comme si la nuit ne devait plus jamais tomber ; je suis resté debout au milieu de la cour à inspirer cette lumière. J'ai regardé du coin de l'œil la fenêtre où il y avait le soleil – il venait juste de disparaître derrière un petit nuage ; j'ai longtemps fixé la fenêtre, le soleil est ressorti, et je me suis perdu dans cette lumière éblouissante ; je me suis mis à marcher lentement autour de la maison, à m'entraîner à la marche, à me dégourdir, à trotter derrière mon ombre. Mes pas étaient courts, mal assurés, mais j'arrivais à respirer jusqu'au bout ; la pensée de cet élastique autour de mon cœur suscitait encore un certain malaise : plus je respirais profondément, moins je pensais à lui. À un moment, en quelques pas minuscules, j'ai même commencé à courir, je me suis assis sur le bord de l'auge, et j'ai soudain eu faim. Je suis allé à la cuisine : la marmite avec le chou et la viande avait été mise de côté au bord de la cuisinière ; j'ai mangé en regardant les ombres sur le mur. Au fur et à mesure que je les regardais, elles se sont transformées en

une silhouette d'ours. Après une dernière bouchée, je me suis levé, me suis étiré, et avec chaque mouvement, il me semblait que je redevais mon moi d'avant. Je suis allé dans la chambre de mon père. Je me suis hissé sur la pointe des pieds pour prendre le fusil de chasse accroché au mur : dans la cartouchière en cuir brun qui pendait au même clou, j'ai pris dix cartouches, toutes rouges – des cartouches à ours. Je les ai fourrées au fond des poches de mon pantalon, j'ai jeté le fusil sur mon épaule et je me suis mis à grimper par les prairies, rases comme si c'était mon grand-père qui les avait fauchées ; je me suis arrêté, ai posé le fusil, l'ai ouvert, il s'est profondément offert à la forêt : j'ai jeté deux cartouches dans les canons brillants. Du pouce, j'ai vérifié qu'elles étaient bien en place, ai refermé le fusil ; ce son – clic – m'a donné encore plus de courage. Je l'ai à nouveau jeté sur mon épaule et me suis engagé sur le sentier de terre battue : quelque chose a bougé dans les fourrés, et j'ai rapidement fait un pas en arrière. J'ai vite pris le fusil et l'ai pointé dans la direction du bruit : quand le frémissement a repris, et les arbres autour de moi étaient pleins d'attente, j'ai reculé encore de quelques pas et serré plus fort le manche sur mon épaule ; j'ai tout de suite pensé à cet ours : sa mâchoire béante, ses dents aiguisées dégoulinantes de bave. Mon index plié sur l'une des gâchettes, mon majeur sur l'autre, car ce bock russe a deux gâchettes, un pour chaque canon, irriguent de tension mon corps tout entier ; je lui planterai au même moment les deux balles dans la tête ; je le vois déjà gisant dans une grande mare de sang. Puis surgit du buisson un merle noir au bec jaune, qui farfouillait des pattes dans les feuilles. Je pousse un soupir, reprends ma route : le fusil armé. J'ai déjà dépassé depuis longtemps la prairie sur laquelle, avec Pejo et Nenad, nous jouions autrefois à lancer des pierres ; même sans cet ours, de toute façon, ils ne seraient pas dans la forêt ; Pejo n'a plus qu'une seule vache, qui broute autour de la maison, Nenad a depuis longtemps quitté le village, il a même eu un enfant, et le Petiot est parti vivre chez son père en Suisse ; je me suis arrêté, ai posé le fusil qui me faisait un peu mal aux bras et, pour la première fois depuis que j'étais parti, j'ai décidé de ne pas aller plus loin ; les feuilles des arbres vibraient autour de moi, et ce frissonnement ne faisait que renforcer ma peur et mon intention de rentrer, finalement : puis je me suis remis à marcher, serrant plus fort le fusil devant moi ; la pensée de l'ours mort me pousse de l'avant ; je ne rentrerai pas tant que je ne l'aurai pas tué ; après avoir erré quelque temps dans la forêt pleine d'arbres de toutes sortes, je me suis arrêté près d'une faille dans un rocher, en ai aspiré l'eau. Je tendais l'oreille, observais autour de moi, au-dessus de moi : des loirs sautaient sur les branches des arbres. J'aimerais trouver le plus vite possible une clairière ensoleillée, comme celle où mon père et moi avions attendu le chevreuil cette fois-là, m'y allonger, attendre l'ours. Je marche, j'écrase tantôt de la mousse, tantôt une épaisse couche de feuilles mortes : les brindilles craquent sous mes pas comme de petits os dans mes pieds. Je suis entouré de racines d'arbres géants : je me fraie à grand peine un chemin. Plus je m'enfonce, plus la forêt est épaisse, sombre. C'est sans fin ; cette forêt profonde est sans fin.